

# Ana Nobre

## Victor Hugo, poète e politicien

— 2002, bicentenaire de la naissance de l'homme poète, de l'homme politique, de l'homme public, de l'homme Hugo, de... Victor Hugo.

Victor Hugo, “cet esprit conducteur des êtres”, au verbe “frémissant”, un poète à la conscience politique qui n'a jamais séparé la pensée de l'action, incarne l'humanité toute entière dans sa lutte contre la fatalité et dans son combat pour le progrès, ce “mode de l'homme”, se plaisait-il à dire.

Victor Hugo, pourquoi lui? Deux raisons principales expliquent la pérennité de sa présence et le caractère indissoluble du lien qui nous unit à ce chantre de l'humanité, à ce héraut de la fraternité: d'une part, la proximité de l'homme Hugo, et d'autre part, l'actualité des combats politiques menés par ce perpétuel insurgé. Il a été citoyen en même temps qu'artiste, législateur en même temps que poète. Cette légende des siècles, ce génie protéiforme, ce génie légendaire fit oeuvre forêt, oeuvre lumière, oeuvre d'un solitaire solidaire, oeuvre de combat, oeuvre en cours – “la vie est une poésie interrompue”, écrivait-il – oeuvre prophète, oeuvre d'éternelle aurore, oeuvre d'utopie, oeuvre de conscience.

Moderne, Victor Hugo l'est assurément, tant nombre des combats qu'il a menés conservent une brûlante actualité. Pour lui, “ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent; ce sont ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front”. Pour lui qui s'identifie à une conscience, “le genre humain est une bouche dont il est le cri”. Ses armes sont sa plume étincelante, la puissance de son verbe, son art du plaidoyer et le souffle de sa voix. Chez Hugo, la poésie est politique ; on ne peut distinguer les deux. Dans sa pièce intitulée *L'Épée*, parue après sa mort dans le recueil du *Théâtre en liberté*, l'un de ses personnages dit au peuple:

“Ah! Vous autres,  
Vous êtes contents! Ah! Vous êtes heureux, vous!  
Gais à la chaîne! Alors ils ont raison, les loups,  
D'êtres maigres, sans feu ni lieu, nus sous la bise,  
Mourant de soif sitôt que la rivière est prise,  
Las, affamés, errant l'hiver, errant l'été,  
Et d'avoir la misère, ayant la liberté!”

Désireux de participer à la vie publique, suivant l'exemple de Chateaubriand, Victor Hugo voit son souhait satisfait en 1845, lorsqu'il est nommé à la Chambre des pairs. Une fois entré en politique, celui qui disait avant son élection vouloir défendre à l'Assemblée "les ouvriers de l'intelligence" ne manque pas à sa promesse.

A la Chambre des pairs, sous la monarchie de juillet, de 1845 à 1848, à la Chambre des députés, au Sénat, comme Sénateur de la III<sup>e</sup> République, de 1876 à sa mort, en 1855, Victor Hugo, le poète saisi par la politique, ne fit pas que des grands discours. Défenseur de la République, du suffrage universel, de la liberté de la presse, de la peine de mort, des droits de la femme, de l'enfant, de l'enseignement populaire laïc, entre autres, il inscrit encore la préparation des Etats-Unis de l'Europe, la monnaie unique et la République universelle à l'horizon de l'histoire. Il combat sur tous les fronts et met l'idéal de liberté au coeur de chacune de ses luttes.

Le principe de la liberté, il l'a en effet illustré toute sa vie, dans son oeuvre et dans ses combats politiques.

Hugo garde de son éducation un sens profond du caractère humain de la liberté. Fils du XVIII<sup>e</sup> siècle, il incarne au XIX<sup>e</sup> la marche des Lumières, une marche de la liberté qui, pour n'avoir pas suivi un chemin rectiligne – il fut tour à tour royaliste, libéral, puis républicain –, ne connut cependant jamais de retraite.

Il défend d'abord la liberté dans l'art, dans la création. Cette liberté, il l'affirme en 1827 dans *Cromwell*, (drame en vers dont la longueur – près de 6700 vers – et le nombre de personnages empêcheront la représentation), dont la préface apparaît comme le manifeste du nouveau théâtre romantique:

"Il serait étrange qu'à cette époque, la liberté, comme la lumière, pénétrât partout, excepté dans ce qu'il y a de plus nativement libre au monde, les choses de la pensée. Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtre qui masque la façade de l'art!".

Deux ans après cette préface, en 1829, sa pièce *Marion de Lorme*, d'abord intitulée *Un duel sous Richelieu*, qui contient quelques allusions déplaisantes pour la royauté, un possible rapprochement entre Louis XIII et Charles X, est frappé par la censure, comme le sera, en 1832, *Le Roi s'amuse*, où dans ce drame "grotesque", la confrontation du roi et de son bouffon est audacieuse.

En 1849, auditionné par le Conseil d'Etat lors de la préparation de la loi sur les théâtres, Victor Hugo affirme: "J'ai dans le coeur une certaine indifférence pour les formes politiques

et une inexprimable passion pour la liberté. Je viens de vous le dire, la liberté est mon principe, et partout où elle m'apparaît, je plaide ou je lutte pour elle. "La liberté, donc, est dans son oeuvre.

Pour la liberté toujours, il s'engage dans le grand combat du savoir. Savoir, c'est conjurer l'aliénation sociale. C'est vaincre la fatalité de l'asservissement et de la misère. C'est au nom de la liberté qu'il fait l'éloge vibrant du livre:

"As-tu donc oublié que ton libérateur,  
C'est le livre? Le livre est là sur la hauteur;  
Il luit parce qu'il brille et qu'il les illumine,  
Il détruit l'échafaud, la guerre, la famine.  
Il parle: plus d'esclave et plus de paria."

Quand le pouvoir souhaite rétablir, par la loi, le cautionnement et le droit de timbre pour les journaux, il prononce de nombreux discours dans les différentes assemblées où il a siégé: "Suspendre les journaux, les suspendre par l'autorité directe, arbitraire, violente, du pouvoir exécutif, cela s'appelait coups d'état sous la monarchie, cela ne peut pas avoir changé de nom sous la République (...). La liberté de la presse à côté du suffrage universel, c'est la pensée de tous éclairant le gouvernement de tous. Attenter à l'une, c'est attenter à l'autre." Actes et Paroles (11 septembre 1848). Dans son grand discours du 9 juillet 1850, il affirme que "la souveraineté est l'âme du pays. Elle se manifeste sous deux formes: d'une main, elle écrit, c'est la liberté de la presse ; de l'autre, elle vote, c'est le suffrage universel".

N'oublions pas, comme il l'a lui-même montré tout au long de sa vie, que la liberté n'est jamais définitivement acquise, qu'elle est toujours à faire, qu'il faut continuer à avancer.

Au fil de ses discours, Hugo devient donc le chantre de la République, des libertés et du combat pour l'Etat de droit. La république lui apparaîtra peu à peu comme le régime susceptible de permettre au citoyen de se réaliser en tant qu'homme libre. Victor Hugo, ce jeune royaliste ultra, puis libéral et enfin démocrate, deviendra républicain de coeur. Le poète qui "marche devant les peuples comme une lumière" incarne en face de l'Europe, le citoyen poète en face de Napoléon III et proclamera son attachement à une république fondée sur "une liberté sans usurpation et sans violences, une égalité qui admettra la croissance naturelle de chacun, une fraternité, non de moines dans un couvent, mais d'hommes libres " une république qui "partira de ce principe qu'il faut que tout homme commence par le travail et finisse par la propriété et qui respectera l'héritage, qui n'est autre chose que la main du père tendue aux enfants à travers le mur du tombeau".

La République, Victor Hugo en a une conception exigeante et une vision globalisante. La République c'est, tout à la fois, le prolongement du Siècle des lumières, la souveraineté

populaire, le suffrage universel, le gouvernement de tous par tous, l'Etat de droit, la condition de la liberté dans toutes ses dimensions et la justice sociale. La République, "forme de gouvernement la plus logique et la plus parfaite", a vocation à l'universalité et c'est l'avènement de la République universelle qui sera l'instauration de la paix perpétuelle.

Il adoptera, donc, l'idéal de la République de 1848, à laquelle il reconnaît le mérite d'avoir inauguré une conjugaison de la souveraineté du peuple et de la liberté des citoyens.

Que de combats livrés, "un combat de 50 ans", avec pour fil d'Ariane, l'élévation de l'Homme avec un grand H. Combat personnel, pendant près de quinze ans, contre la peine de mort, et je cite ce "meurtre légal".

De cette violence injuste de la justice, Hugo s'attaquera d'abord à l'expression la plus sanglante, la plus insupportable aussi: la peine de mort. Il n'est pas d'écrivain qui ait dénoncé la peine de mort avec autant de passion, parfois même autant de génie que Victor Hugo. "Cette loi du sang pour le sang, je l'ai combattue toute ma vie", écrivait-il, en 1862, au pasteur Bost, de Genève.

Il l'a combattue tout au long de son oeuvre, depuis *Le Dernier Jour d'un condamné*, en 1829, sous la Restauration, jusqu'à *Quatre-vingt-treize* en 1874, sous la Troisième République, roman dont la guillotine est une sorte de héros fatal.

Il l'a combattue à la tribune, en 1848, à l'Assemblée constituante, dans une intervention qu'il conclut ainsi: "Je vote pour l'abolition pure, simple et définitive de la peine de mort". En un mot, partout où l'échafaud est dressé, Victor Hugo est présent pour le combattre, mais rarement avec succès. Comme il le constatait avec mélancolie, évoquant cette inlassable lutte: "J'ai quelques fois réussi. Souvent échoué."

Combat pour l'émancipation de la femme et l'égalité des sexes, combat livré avec d'autant plus d'ardeur qu'il considère, en 1872, que "dans la civilisation actuelle, il y a une esclave... la femme". De même, il lui semblait "difficile de composer le bonheur de l'homme avec la souffrance de la femme".

Certes, le chemin parcouru depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est considérable. Désormais, il y a des citoyens et des citoyennes. Mais nous savons tous que le combat pour l'égalité professionnelle demeure une lutte de tous les instants.

Mais aussi combat pour l'enfant, dont il épouse le parti, celui de l'innocence. C'est par le poème "*Laissez. Tous ces enfants sont bien là...*" qu'en mai 1830 Victor Hugo chante pour la première fois l'innocence et le pouvoir des petits êtres.

Pour Victor Hugo, "l'enfant s'appelle l'avenir" et il porte en lui, pour le temps de son existence terrestre, l'avenir de l'humanité. Quand il parle de l'enfant, dans *Les Voix intérieures*

en particulier, on entend la voix de l'homme, qui parle au coeur.

L'enfant hugolien porte souvent une dénonciation politique. Dans les yeux bleus – chez Hugo, à une exception près, les enfants ont tous les yeux bleus –, on ne lit pas seulement la gaieté et l'innocence, on lit aussi une critique féroce de l'injustice sociale et de l'exploitation politique. Hugo retire du massacre perpétré par les Turcs dans l'île de Chio la vision d'un enfant grec aux yeux bleus, assis "seul près des murs noircis". La Grèce réduite en esclavage par les Turcs, c'est un enfant à la "tête humiliée", un enfant aux pieds nus sur le roc anguleux, un enfant aux yeux orageux de larmes, aux chagrins nébuleux. L'expression de la paix, du bonheur et de l'innocence de l'enfance fait ressortir les images de la guerre et de la destruction.

Dans les *Misérables*, où les personnages sont vivants, quelques-uns même atteignent une stature héroïque, la dénonciation de l'atrophie de l'enfant par la nuit n'est pas moins flamboyante que la condamnation de l'homme par le prolétariat ou de la déchéance de la femme par la faim. L'enfant est la principale victime d'une société injuste et égoïste, le bonheur de la petite enfance dure peu et la misère en ternit vite la gaieté et l'insouciance. La mort de Gavroche, c'est le peuple qu'on assassine.

Pour Hugo, l'enfant victime, c'est aussi l'enfant exploité. Dans *Mélancholia, Les Contemplations*, il dénonce le travail des enfants.

"Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit?  
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit?  
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules?  
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules;  
Ils vont de l'aube au soir, faire éternellement  
Dans la même prison le même mouvement  
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,  
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,  
Innocents dans un baigne, anges dans un enfer,  
Ils travaillent."

L'enfant apparaît à nouveau comme un personnage à dimension symbolique, dans une poésie qui n'est pas un ornement, qui n'est pas un divertissement; c'est une arme au service d'un combat.

Apporter un message d'amour et d'attention aux enfants: telle est la fonction que Hugo assigne au poète dans *Les Rayons et les Ombres*. Le poète est celui qui nomme, qui donne une voix à ce qui n'en a pas. La certitude du pouvoir des mots préside ainsi aux écrits

polémiques et politiques de Victor Hugo. Les mots peuvent tout, ce sont les “clairons de la pensée”, devant lesquels tombent les murailles de l’ignorance, du mal et de la tyrannie.

Pour l’enfant, il invente le concept de “droit de l’enfant”, qu’il décline notamment en un droit à la subsistance et un droit à l’instruction. De ce droit de l’enfant découle un devoir d’Etat, celui d’organiser l’école publique, laïque et gratuite dont Hugo formula le sens dans son *William Shakespeare*:

“Qu’est-ce que le genre humain depuis l’origine des siècles? C’est un liseur. Il a longtemps épelé, il épelle encore; bientôt il lira.” En nos temps troubles, troublés et incertains, où l’enfant fait l’objet de convoitises qui peuvent briser son développement et piétiner sa personnalité, ce combat demeure – hélas! – d’une cruelle actualité.

Enfin, dernier combat qui conserve toute sa pertinence, le combat pour l’Etat de droit, le combat pour la République à laquelle ce jeune royaliste ultra, puis libéral, et enfin démocrate se convertira en 1848. Ces utopies peuvent faire sourire, tant la paix nous semble un état précaire. Mais ces idéaux ne sont-ils pas l’objet même du droit international et des organisations internationales mises en place au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale? La paix n’est-elle pas devenue, depuis plus d’un demi-siècle, une donnée immédiate de la conscience européenne?

L’Europe justement, l’Europe, c’est Victor Hugo, le visionnaire qui formulera, dès 1849, le concept des Etats-Unis d’Europe. Il lance cette expression un siècle et demi avant l’heure. Victor Hugo n’est ni le seul ni le premier qui, au XIXe siècle, appelle l’Europe à s’unir. L’idée est dans l’air. Le romantisme politique l’a faite sienne, notamment après les révolutions de 1848, qui, de capitale en capitale, ébranlent l’ordre imposé au continent par le Congrès de Vienne. Il ne s’agit pas chez Victor Hugo, comme chez d’autres, Chateaubriand, Michelet, Lamartine, Hegel et Heine en Allemagne, Mazzini en Italie, d’une intuition passagère, d’une improvisation vite oubliée, mais d’une anticipation politique d’autant plus géniale qu’elle s’inscrit à contre-courant d’une époque marquée par l’ascension et le choc des nationalismes.

Le 21 août 1849, Victor Hugo préside à Paris le Congrès de la paix qui rassemble d’éminentes personnalités venues de toute l’Europe et de l’Amérique et qui propage le principe de la paix universelle. Aux congressistes enthousiastes et médusés, il déclare, dans une envolée restée célèbre: “Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne et vous toutes, nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure. (...) Et, ce jour-là, il ne faudra pas quatre cents ans pour l’amener. (...) A l’époque où nous sommes, une année fait parfois l’ouvrage d’un siècle.”

Deux ans plus tard, le 17 juillet 1851, à l'Assemblée législative, où il a été élu, il s'écrie: "La France a posé au milieu du vieux continent monarchique la première assise de cet immense édifice de l'avenir, qui s'appellera un jour les Etats-Unis de l'Europe."

L'Europe, dont Victor Hugo s'est fait, tout au long de sa vie, le chantre passionné, ressemble-t-elle à la Communauté d'aujourd'hui? Oui, elle en a, dans une assez large mesure, les caractéristiques.

L'Europe hugolienne est démocratique et républicaine, comme la nôtre. Du moins est-ce la conception que Victor Hugo en a après 1849. Dans l'oeuvre d'avant son exil, parlant de l'Europe, il se réfère à l'empire, celui dont Napoléon a forgé le modèle, parce que, à ses yeux, l'empire permet de transformer le chaos européen en un espace organisé et harmonieux. Mais après 1848, le ton change. Il se rallie à la république et en devient, après le coup d'Etat du 2 décembre, un fervent militant. Dès lors l'union et l'avenir de l'Europe passent pour lui par la déchéance des rois. Il s'en explique dans la lettre qu'il adresse en 1869 au congrès de la paix qui se réunissait périodiquement: "Les rois divisent pour régner; il faut aux rois des armées et aux armées la guerre. (...) Mais comment supprimer l'armée? Par la suppression des despotismes ", qui ouvrira la porte, dit-il, à la "grande république continentale". Le fait est que l'union de l'Europe n'a pris corps qu'avec la disparition, après 1945, des régimes totalitaires d'Allemagne et d'Italie et que la démocratie et les droits de l'homme sont, comme Victor Hugo l'avait prédit, les fondements de la communauté qui se construit.

L'Europe de Victor Hugo présente une autre caractéristique qui la rapproche de celle du traité de Rome: elle est rhénane, c'est-à-dire franco-allemande; elle n'inclut pas l'Angleterre. C'est une ligne de force à laquelle Hugo se tiendra. Dans la conclusion de son ouvrage sur le Rhin paru en 1842, Victor Hugo affirme que la France et l'Allemagne sont essentielles à l'Europe. "Il faut, dit-il, pour que l'univers soit en équilibre, qu'il y ait en Europe, comme une double clef de voûte, deux grands Etats. L'un septentrional et oriental, l'Allemagne, s'appuyant à la Baltique, à l'Adriatique et à la mer Noire, avec la Suède, le Danemark, la Grèce et les principautés du Danube pour arcs-boutants, l'autre méridional et occidental, la France s'appuyant à la Méditerranée et à l'océan avec l'Italie et l'Espagne en contrefort. L'union de l'Allemagne et de la France serait le salut de l'Europe, la paix du monde."

C'est une vision que ne rejetterait aujourd'hui ni la France ni l'Allemagne.

Cette Europe république, Victor Hugo la voit comme une Europe fédérale, mais sans fusion des nations, une Europe politique, une Europe pacifique, une union économique et commerciale, un espace de libre échange et une union monétaire.

Victor Hugo n'a rien d'un dément. Mais il est probable qu'on ne verra en lui qu'un rêveur inspiré si l'histoire, celle du XXe siècle, n'avait, après deux guerres mondiales et des dizaines de millions de morts, inscrit sa prophétie dans des traités, des institutions et une monnaie dont la naissance constitue l'un des grands événements politiques de notre temps.

Au moment où l'euro devient, et est une réalité concrète pour 300 millions d'Européens, n'oublions pas que, dès 1855, Victor Hugo avait dessiné les contours de cette "monnaie continentale", de cette "monnaie une" qu'il décrit dans *Actes et Paroles*, "Pendant l'Exil" (24 février 1855) "Une monnaie continentale, à double base métallique et fiduciaire, ayant pour point d'appui le capital Europe tout entier et pour moteur l'activité libre de deux cents millions d'hommes, cette monnaie, une, remplacerait et résorberait toutes les absurdes variétés monétaires d'aujourd'hui, effigies de princes, figures des misères, variétés qui sont autant de causes d'appauvrissement; car dans le va et vient monétaire, multiplier la variété, c'est multiplier le frottement; multiplier le frottement, c'est diminuer la circulation. En monnaie, comme en toute chose, circulation, c'est unité."

Les choix politiques de Victor Hugo ont évolué au cours de sa vie. Mais, jamais, il ne renonce à l'espérance européenne, véritable point fixe de sa pensée politique.

Le parcours politique de Victor Hugo, à la différence de beaucoup d'autres, ne va pas de l'idéalisme au réalisme. S'il commence par les chemins battus du "politiquement correcte", il se poursuit par des actions de franc-tireur et de partisan par lesquelles il s'émancipe de toute voie tracée et balisée. Ses balises à lui sont la liberté, la démocratie qu'il évoque dans le chapitre "Les esprits et les masses" de son ouvrage sur William Shakespeare:

"La servitude, c'est l'âme aveuglée...  
 Qui n'est pas libre n'est pas homme...  
 La liberté est une prunelle.  
 La liberté est l'organe visuel du progrès.",

et la compassion pour toutes les misères et, sur leurs exigences, il ne transigera jamais. Hugo dont la pensée en quatre-vingt-trois ans de vie a obéi d'une surprenante manière à l'histoire, l'homme qui a voulu à tout prix comprendre le perpétuel mouvement de l'histoire, un homme qui, dans son poème *A l'Arc de Triomphe*, osait écrire ces vers:

"Quand le temps dans la frise antique  
 Ote une pierre et met un nid !"

Oter une pierre et mettre un nid, c'est un travail politique incontournable, c'est le transfert en politique de la langue du poète.

Pour terminer, citons une dernière fois Victor Hugo, cette puissance d'esprit qui lui donne son formidable pouvoir de vision.

“L'avenir est un édifice mystérieux que nous bâtissons nous-même de nos propres mains dans l'obscurité et qui doit plus tard nous servir à tous de demeure. Un jour vient où il se referme sur ceux qui l'ont bâti. Ah! Puisque nous le construisons aujourd'hui pour l'habiter demain, puisqu'il nous attend, puisqu'il nous saisira sans nul doute, composons-le donc, cet avenir, avec ce que nous avons de meilleur dans l'âme et non avec ce que nous avons de pire ; avec l'amour et non avec la colère ! Faisons-le rayonnant et non ténébreux ! Faisons-en un palais et non une prison.”

(*Discours contre la déportation, 5 avril 185*)

## Referências Bibliográficas

### Biographies et récits:

BESNIER, Patrick (2002), *L'ABCdaire Victor Hugo*, Flammarion, “L'ABCdaire”.

BESSON, André (2001), *Victor Hugo – Vie d'un géant*, France-Empire.

MILLET, Claude (1995), *Hugo, La Légende des siècles*, PUF.

### Ouvrages critiques:

CABANIS, André; CABANIS, Danielle (2002), *L'Europe de Victor Hugo*, Privat à Toulouse.

JEANNENEY, Jean-Noël (2002), *Victor Hugo et la République*, Gallimard.

PENA-RUIZ, Henri; SCOT, Jean-Paul (2001), *Un poète en politique – Les combats de Victor Hugo*, Flammarion.

THINÈS, Georges (2001), *Victor Hugo et la vision du futur*, La Renaissance du livre.

### Anthologies:

FULIGNI, Bruno (2002), *Victor Hugo président* (anthologie de textes politiques établie et classée), Editions de Paris.

- GENGEMBRE, Gérard (2002), *Combats politiques et humanitaires* (anthologie), Pocket, «Pocket Classiques».
- JEAN, Raymond (2002), *Ecrits sur la peine de mort* (anthologie établie et postface), Actes Sud, “Babel”, 302 p..
- LAURENT, Franck (2001), *Victor Hugo. Écrits politiques* (anthologie établie, présentée et annotée), Le Livre de Poche, “Références”, 382 p..
- PICON, J.; VIOLANTE, I. (éd.) (2001), *Victor Hugo contre la peine de mort, “ce crime public”*, préface de R. Badinter, étude de D. Gleizes, Textuel, 191 p..

### **Œuvres complètes, manuscrits:**

- (1985), *Œuvres complètes. Roman I. Han d'Islande, Bug Jargal, Le Dernier Jour d'un condamné, Notre-Dame de Paris, Claude Gueux* (présentation, notices et notes de Jacques Seebacher), Col. Bouquins, Laffont, VII-970 p..
- (1985), *Œuvres complètes. Roman II. Les Misérables* (présentation, notices et notes de Guy et Annette Rosa), Col. Bouquins, Laffont, XV-1270 p..
- (1985), *Œuvres complètes. Roman III. L'Archipel de la Manche, Les Travailleurs de la mer, L'Homme qui rit, Quatrevingt-Treize* (présentation, notices et notes de Yves Gohin, Bernard Leuilliot, Jean Gaudon), Col. Bouquins, Laffont, V-1135 p..
- (1985), *Œuvres complètes. Poésie I. Premières Publications, Odes et Ballades, Les Orientales, Les Feuilles d'automne, Les Chants du crépuscule, Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres* (présentation, notices et notes de Claude Gély, Bernard Leuilliot, Gabrielle Chamarat, Nicole Savy, Jean-Pierre Raynaud), Col. Bouquins, Laffont, VII-1118 p..
- (1985), *Œuvres complètes. Poésie II. Châtiments, Les Contemplations, La Légende des siècles – première série, Les Chansons des rues et des bois, La Voix de Guernesey* (présentation, notices et notes de Jean Gaudon, Sheila Gaudon), Col. Bouquins, Laffont, V-1112 p..
- (1985), *Œuvres complètes. Poésie III. L'Année terrible, La Légende des siècles – nouvelle série, La Légende des siècles – dernière série, L'Art d'être grand-père, Le Pape, La Pitié suprême, Religions et religion, L'Ane, Les Quatre Vents de l'esprit* (présentation, notices et notes de Jean Delabroy, Claude Millet, Yves Gohin, Jean-Claude Fizaine, Danièle Gasiglia-Laster), Col. Bouquins, Laffont, IV-1524 p..
- (1985), *Œuvres complètes. Poésie IV. La Fin de Satan, Toute la lyre, Dieu, Les Années funestes, Dernière gerbe, Océan vers* – texte établi par R. Journet, *Le Verso de la page* – texte

- établi par Pierre Albouy (présentation, notices et notes de Bernard Leuilliot, René Journet, Evelyn Blewer, Pierre Laforgue), Col. Bouquins, Laffont, XIII-1192 p..
- (1985), *Œuvres complètes. Théâtre I. Cromwell, Amy Robsart, Hernani, Marion de Lorme, Le Roi s’amuse, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Angelo tyran de Padoue, La Esmeralda* (présentation, notices et notes de Anne Ubersfeld, Arnaud Laster), Col. Bouquins, Laffont, XVII-1477 p..
- (1985), *Œuvres complètes. Théâtre II. Ruy Blas, Les Burgraves, Théâtre en liberté, Les Jumeaux, Mille francs de récompense, L’Intervention* (présentation, notices et notes de Anne Ubersfeld, Anne Maurel, Jean-Claude Fizaine, Arnaud Laster), Col. Bouquins, Laffont, XIV-997 p..
- (1985), *Œuvres complètes. Critique. La Préface de Cromwell, Littérature et philosophie mêlées, William Shakespeare, Proses philosophiques des années 60-65* (présentation, notices et notes de Jean-Pierre Reynaud, Anne Ubersfeld, A.R.W. James, Bernard Leuilliot, Yves Gohin), Col. Bouquins, Laffont, XIII-761 p..
- (1985), *Œuvres complètes. Politique. Paris, Mes Fils, Actes et Paroles I, II, III et IV, Testament littéraire, Préface à l’édition “ne varietur”* (présentation, notices et notes par Jean-Claude Fizaine, Yves Gohin, Bernard Leuilliot, Josette Acher, Marie-Christine Bellosta), Col. Bouquins, Laffont, 1178 p..
- (1964), *Œuvres poétiques. I: Avant l’exil, 1802-1851* (édition critique établie et annotée par Pierre Albouy), Col. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, in-16 de LXXXIV-1651 p..
- (1967), *Œuvres poétiques II. Les Châtiments, Les Contemplations* (édition critique établie et annotée par Pierre Albouy), Col. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.
- (1974), *Œuvres poétiques III. Les Chansons des rues et des bois, L’Année terrible, L’Art d’être grand-père* (édition critique établie et annotée par Pierre Albouy), Col. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.
- (1990), *Les Contemplations* (préface et commentaires de Gabrielle Malandain-Chamarat), Presses Pocket, “Lire et voir les classiques”, 645 p..
- (1968), *Cromwell* (chronologie et introduction par Anne Ubersfeld), Flammarion, “G.-F”, 500 p..
- (1995), *Le Dernier Jour d’un condamné*, Édition J’ai lu, “Librio”, 97 p.
- (1992), *Le Dernier jour d’un condamné* (postface de Jacques Le Mériel), Le Seuil, “L’École des lettres”, 239 p..
- (1989) *Le Dernier jour d’un condamné. Claude Gueux. L’Affaire Tapner* (préface de Robert Badinter, commentaires et notes de Guy Rosa), Librairie générale française, “Le Livre de poche classique”, 320 p..

- (1977) *Le Dernier jour d'un condamné*, précédé de *Bug-Jargal* (préface, notices et notes de Roger Borderie), Col. Folio, Gallimard, 434 p..
- (1993), *Les Misérables* (préface et commentaires par Arnaud Laster), Pocket, "Pocket classiques", 3 vols. de 615, 620 et 451 p..
- (1985), *Les Misérables* (préface et notes de G. Rosa, commentaires de N. Savy), Librairie générale française, "Le Livre de poche", 3 vols..
- (1973), *Les Misérables* (texte présenté et annoté par Yves Gohin), Col. Folio, Gallimard, 3 vols. de 605, 606 et 594 p..
- (1966), *Les Misérables* (chronologie et introduction par René Journet), Garnier-Flammarion, "G-F Texte intégral", 3 vols. in-16 de 512, 511 et 511 p..
- (1951), *Les Misérables* (édition établie et annotée par Maurice Allem), Col. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, in-16 de XXIV-1782 p..
- (1973), *La Préface de Cromwell* (introduction et notes de Maurice Souriau), édition de 1897 reproduite par Slatkine, 350 p..
- (1980), *Ruy Blas*, Comédie-Française, 220 p..
- (1973), *William Shakespeare* (introduction de Bernard Leuilliot), Flammarion, "Nouvelle Bibliothèque Romantique", 576 p..